



Devant Strasbourg

par Suzanne MASSU

Un obus tombe à un mètre de moi. Je pense « ça y est » et ferme les yeux. Mais l'engin s'est enfoncé dans la boue en évitant les rails et j'attends en vain l'explosion. A côté de moi, Paule et Madeleine ont eu moins de chance : un éclat a pulvérisé leur pare-brise. Avec une voiture, des vêtements, des cheveux et la peau couverts de débris de verre, elles doublent la colonne pour aller retirer de son char le capitaine de Castelnau mortellement blessé. Nous sommes alors devant le fort Pétain. Les deux « marocaines » accostent le char, montent sur son toit, reçoivent le grand blessé que leur tend le médecin-lieutenant Blœdé, le descendent, le déposent sur un brancard et le glissent dans la voiture... Puis elles repartent à toute vitesse. Tout cela, sous le feu des lance-flammes, a été orchestré, exécuté avec tant de sang-froid, de précision, de rapidité que nos fantassins, du fossé où ils protègent leur progression, applaudissent.

Je voulais ne pas m'appesantir sur le côté dangereux, pénible, de notre mission et en retenir surtout ce qui en fit le cocasse, le passionnant... Cependant je ne puis éviter de mettre, une seconde, l'accent sur la difficulté de ces transports de blessés. Notre mission était évidemment de ramasser, d'évacuer, en les soignant, tous les blessés... Mais nos Dodge ne nous permettaient d'emporter à la fois que quatre hommes couchés sur nos brancards superposés : deux de chaque côté. Nous pouvions aussi asseoir quatre hommes sur un banc et laisser deux brancards superposés. Enfin, pour des cas peu graves, chaque banc pouvait recevoir quatre assis. Parfois, si les blessés étaient trop sérieusement atteints, une de nous restait à l'intérieur pour leur donner les premiers soins et les reconforter. Lorsqu'un difficile passage était enfin franchi (comme le fort Kléber) les hommes pensaient : « Ouf !... » Mais nous, le cœur serré, nous savions qu'il fallait revenir aussi vite que possible reprendre des blessés... et passer encore et encore à travers les points chauds.

Certaines personnes, sceptiques ou malveillantes, ont ergoté sur l'opportunité de la présence de femmes à cet échelon si avancé et prétendu que des hommes auraient « bien pu faire ce travail »... Mais jamais un « ancien » de chez nous n'a pu écouter sans bondir cette affirmation... Quant à nous, nous savions bien qu'une présence féminine, pour le grand blessé qui ne pense plus qu'à

retenir sa vie, cela signifie qu'il est maintenant hors de la bataille. Bien que tout à l'avant, c'est déjà pour lui l'hôpital, les petits soins, la douceur. Le « choqué » que l'on étend doucement en lui parlant à l'oreille, comme à un enfant, se détend entre nos bras... et celui qui va mourir, qui meurt dans l'ambulance se cramponnant à cette main de femme peut croire que c'est la main d'une mère ou d'une épouse.

Nous n'avons, sans doute, jamais senti avec plus d'acuité le sens de notre mission qu'en cette grande journée de la prise de Strasbourg.

Venue des U.S.A. avec le groupe Rochambeau, le capitaine Suzanne Torrès y fit toute la campagne et en prit le commandement après Paris. Elle commanda ensuite le personnel féminin du Corps expéditionnaire français d'Indochine. Extrait de *Quand j'étais Rochanibille*. éd. B. Grasset. Paris 1969